

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 134 (1989)
Heft: 4

Artikel: En marge du bicentenaire de la Révolution française : un Suisse ministre de la Guerre sous la Convention: Jean-Nicolas Pache (1746-1823)
Autor: Pedrazzini, Dominic-M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En marge du bicentenaire de la Révolution française:

**Un Suisse ministre de la Guerre
sous la Convention:
Jean-Nicolas Pache (1746-1823)**

par le major Dominic-M. Pedrazzini

« Sa vertu pure et modeste m'est connue... »
(Robespierre, 1^{er} frimaire an II)

A la fin des années 90, Jean-Nicolas Pache jouissait, dans certains milieux bourgeois de Paris, d'une béate estime, d'une élogieuse réputation.

Rousseau était à la mode et Pache incarnait à leur sens repu d'*Emile*, l'*homme de la nature* idéal. Comme le Genevois, Pache était Suisse — ou assimilé — et d'origine modeste. Or, depuis quelque temps, Paris flirtait avec les Suisses. A la cour comme à la ville, on en voyait partout. Leur prestance, leurs martiales vertus, leur tempérament défrayaient la chronique depuis deux siècles. Ils finissaient par s'immiscer toujours davantage dans la vie des Parisiens et dans leurs affaires. S'ajoutait maintenant le charme mélancolique de solides pastoureaux qui ravageaient les cœurs et échauffaient l'imagination des émules de Jean-Jacques. On les savait honnêtes et besogneux, fidèles sinon naïfs.

A Versailles, Marie-Antoinette ne se contentait plus des régiments rouges. Il lui fallait des bergers au Hameau; on lui procura des Suisses. Mieux rétribués que les Français, nos compatriotes bénéficiaient de maints privilèges commerciaux et fiscaux.

Gens de cour ou de maison, officiers, négociants ou financiers, les Suisses en cette fin de siècle suscitent toutes les envies. Et comme à toute passion si souvent par la jalousie offensée, la violence répondra de cet hymen ébauché...

Mais revenons à Jean-Nicolas Pache. Né à Paris d'un père Vaudois et «suisse» de l'hôtel de Castries, il commence — comme Rousseau — par exercer la fonction de précepteur des enfants du duc¹. Devenu ensuite intendant à la Marine, Pache obtient, grâce à Necker, l'emploi de contrôleur des finances de la Maison du Roi. C'était un peu introduire le loup — suisse aussi — dans la bergerie... Soudain, en véritable philosophe, insensible aux grandeurs, il abandonne sa charge et revient au pays. Il y coule des jours heureux à jouer de la harpe et à herboriser en famille. Laitages et pain noir suffisent à sa

¹ J.-F. Fayard: *Dictionnaire de la Révolution française*.

A.-J. Czouz-Tornare: *Ces Suisses qui ont fait la Révolution française: de Rousseau à Marat*. Marsens, 1989.

Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, T. v., p. 214.

table, ballades et romances à son bonheur. Cette image bucolique ravit ses amis parisiens. Les «cœurs sensibles», qui sont les snobs de ce temps-là, se pâment d'aise à cette nouvelle. Car la pervenche est à la mode depuis les *Confessions*, les romances depuis *Pauvre Jacques* et le laitage depuis Trianon.

Or, en mars 1792, Louis XVI joua à Jean-Marie Roland le mauvais tour de le nommer ministre de l'Intérieur². Convaincu qu'il allait sous peu assurer le bonheur de l'humanité, le Girondin dut vite déchanter. Inertie, confusion, lourdeur administrative du ministère. Il en accusa les «bureaux» infestés de royalistes. Comment s'en défaire sans paralyser complètement la machine dont il connaissait mal les rouages? Sur l'avis de son épouse — l'infortunée Manon³ —, Roland se confie à Pache. Notre homme se trouve à Paris en quête de fortune. Ses mœurs patriarcales ne l'empêchent point de songer parfois à ses intérêts. Il arrive de Suisse dans l'espoir d'augmenter son petit patrimoine par l'achat d'un bien national. Le prieuré de Thin-le-Moutier dans les Ardennes comble ses désirs, lui assurant une rente de 3400 livres. Lié avec Meunier et Monge, il fonde dans la section du Luxembourg une société populaire où, le soir, il professe le civisme. Présenté à M^{me} Roland, Pache s'engage d'emblée à servir la chose publique, sans titre ni appointements!

Attelé dès l'aube à expédier les affaires, attentif, prudent, zélé, silen-

cieux, Pache se rend indispensable. Si bien que l'ami Servan⁴, qui perd la tête au Ministère de la Guerre, supplie qu'on lui prête cet homme unique pour débrouiller le chaos de son département. Pache y consent et dirigera du fond de son incognito toute la politique du ministère girondin lors de la plus effroyable crise que la France aura jamais à traverser. Après la démission de Servan, on le conjure de lui succéder. Ministre de la Guerre en octobre 1792, il prend les choses en main, s'impose, décide en maître. Lui, si modeste, se rapproche des exaltés, remplit ses bureaux de leurs créatures, donne sa fille Sylvie à un vicaire défroqué dont il a fait son secrétaire général⁵. Pache jongle avec les millions, nomme son perruquier — polisson de 19 ans — commissaire des guerres. Et l'on a peine à croire que ce fut lui qui instaura un directoire des achats pour éviter les escroqueries!

² Roland de La Platière (Jean-Marie): homme politique né à Thizy (Rhône), 1734-1793, ministre de l'Intérieur en 1792 et ami des Girondins. Il se donna la mort en apprenant l'exécution de sa femme.

³ Manon Phlipon, plus tard M^{me} Roland: épouse du précédent, née à Paris, 1754-1793; passionnée par Plutarque, républicaine et stoïcienne, elle eut à Paris un salon célèbre, fréquenté surtout par les Girondins. La haine des Montagnards l'envoya à l'échafaud. Auteur de *Mémoires*.

⁴ Servan de Gerbey (Joseph): général, né à Romans (Drôme), 1741-1808, ministre de la Guerre en 1792.

⁵ François Audoin: né à Limoges en 1765, épouse en 1793 Marie-Sylvie Pache, âgée de 16 ans, fille de Jean-Nicolas Pache et Marie-Marguerite Valette.

Enfin, lorsqu'il est destitué le 2 février 1793, après une gestion plus fatale à la France qu'une armée ennemie⁶, il passe allègrement des Girondins aux Montagnards. Ses amis de la Commune l'appellent, lui confient leurs destinées, le voilà maire de Paris, le 14 février 1793. Il dispose des bandes de malfrats de la capitale et se sent invincible. Les Girondins ne décolèrent pas d'avoir couvé cet oiseau de proie. Pache réclame à la Convention leur déchéance et l'obtient. Le silence s'établit. Défenseur des assassins de Septembre, il signe l'odieux procès-verbal du Temple, équivalant à un arrêt de mort pour la reine. La Terreur se personnifie en ce doux maniaque qui, le soir venu, joue de la harpe pour se délasser de ses sinistres besognes. Il devient, à lui seul, le rival de la Convention. Tout-puissant, Pache serait le chef suprême de la république universelle idéale dont ses partisans rêvent l'avènement. La foule même s'est engouée. A la populace déchaînée, son air paternel, son parler lent, ses allures de Mentor doucereux imposent une sorte de respect familial: on l'appelle *Papa Pache*.

L'ivresse fut de courte durée, car tout alors durait peu. Pache s'écroula avec les Hébertistes le 4 mars 1794. Sa popularité lui sauva la vie jusqu'en Thermidor, Robespierre aidant. Assoiffée de vengeance, la Gironde décimée s'acharna sur le «Tartufe de la Révolution». L'expiation fut terrible. Traîné de cachots en prisons, jeté pendant cent jours au secret dans une

oubliette, il restera détenu pendant dix-huit mois à Chartres. L'échafaud se dressait déjà quand survint l'amnistie générale. Les geôles s'ouvrirent. Pache quitta Chartres et disparut.

Il se retira dans son prieuré ardennais, acquis aux heures fastes de sa fulgurante carrière. Des contemporains révélèrent qu'il songeait avec émotion à cette bonne grande ville qu'il avait administrée sans être orateur, ni écrivain, ni riche, ni intrigant... et il la glorifiait dans son cœur. On aurait sans doute perdu là sa trace, sans l'obstination d'érudits tels que M. Pierquin et G. Lenotre⁷. Ces collectionneurs du passé révolutionnaire et de ses acteurs retrouveront sa trace à Thin-le-Moutier. Il y vécut d'abord en bête traquée, confiné chez lui, ne parlant à personne. Au soir tombant, il se hasardait dans les champs, vêtu d'une longue houppelande. Sa vieille mère le rejoindra, ignorant tout de la puissance passée de son fils⁸.

Peu à peu le reprirent d'agrestes passions. Il se remit à herboriser. On le consultait de loin sur la plantation du chou-navet de Laponie, comme sur la *Propagation des arbres à fruits pulpeux*

⁶ Mercier (Louis-Sébastien): écrivain, né à Paris, 1740-1814, auteur d'un *Tableau de Paris*.

⁷ M. Pierquin: *Mémoires sur Pache*. Charleville, E. Jolly.

G. Lenotre: *Vieilles maisons, vieux papiers*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1960.

⁸ La mère de Pache était née Jeanne Lallement (1725-1819) de Verdun.

dans quelques parties du département des Ardennes à laquelle il avait consacré un rapport scientifique. Insensible aux avances de Bonaparte, Pache continuera à enseigner la botanique aux enfants du village, arpentant le territoire de la commune dont il avait entrepris de dresser le cadastre. Depuis le retour des Bourbons, le spectre rouge de quatre-vingt-treize hantait son imagination. Si sa fille l'entourait d'une affection fidèle, son fils, chef de bataillon et baron de l'Empire passé au royalisme le plus ardent sous la

Restauration, reniait jusqu'à son nom⁹. Il ne revit plus son vieux révolutionnaire de père. Impotent, Jean-Nicolas Pache, qui avait fait inscrire sur les monuments de Paris «Liberté, Égalité, Fraternité», s'éteignit le 15 novembre 1823, prisonnier de ses souvenirs, discriminé par la société, haï même des siens. Sur sa tombe ne fut gravé qu'un mot le vouant à l'oubli éternel: *Amen*.

D.-M. P.

⁹ Se faisait appeler le baron Jean. Titré sur simple décret du 6.11.1813.



Gay frères

**Manufacture de bracelets
et chaînes pour montres
à Genève depuis 1835**